

ANALYSES D'OUVRAGES

Jean-Claude Sournia. — « Ces malades qu'on fabrique ». In-8, 256 p, Editions du Seuil, Paris 1977.

Lorsque le Professeur Sournia voulut bien nous offrir ce livre qui déjà intéresse tant l'opinion, il ajouta en souriant : « Ce n'est pas un livre d'histoire et mieux vaut ne pas en parler ». On nous permettra de ne pas partager l'avis de notre Vice-président. Car à la lecture passionnante de cet ouvrage clair et concis traitant un sujet difficile qui ne concerne pas directement l'objectif de la Société française d'histoire de la médecine, que de réflexions pourtant font frémir de contentement l'historien ou le simple amateur des recherches orientées au-delà du temps immédiat. C'est par exemple dans le premier chapitre toute l'évocation du système médical professionnel de l'Ancien Régime et des traces profondes et parfois figées qu'il laisse encore dans notre vie quotidienne de médecins du XX^e siècle. Certaines réflexions sur la naissance de l'Ordre des médecins, l'exécution du mythe pseudo-historique de ce qu'on appelle à tort le serment d'Hippocrate sans en vérifier prudemment l'origine, confirment l'esprit incisif et critique de l'historien qu'est Sournia.

Mais il y a aussi dans ce livre une tentative capitale. L'histoire ne peut être seulement un retour figé vers un passé considéré comme un refuge. Elle doit parfois nous aider à comprendre le monde contemporain. Or, l'analyse du présent est rarement faite avec des matériaux utilisables pour les chercheurs futurs. Ici l'ouvrage nous donne avec clarté une série de tableaux que l'on ne trouve réunis nulle part ailleurs, et qui feront dans quelque temps la pâture de l'historien de la médecine. On y trouve cette même vertu de démonstration que l'on perçoit après tant d'années dans les documents oubliés de l'Encyclopédie Méthodique sur l'état des soyeux de Lyon en 1780 ou dans les pages de Villermé sur les ouvriers en 1840.

Quant aux problèmes spécifiques de la santé de notre époque, ce n'est pas le lieu ici de les discuter, pas plus que les solutions que l'auteur propose, sur lesquelles nous aurions probablement les uns et les autres des avis divergents.

Ce qu'il fallait simplement écrire, c'est combien la lecture de ce livre est captivante, même sur le seul plan qui nous concerne, et c'est pourquoi je souhaite qu'il aît beaucoup de lecteurs parmi nous.

M. Valentin.

Paul F. Cranefield, M. D., Ph. D. — « Claude Bernard's revised edition of his *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* ».

The Rockefeller University, New York, Science History Publications, U.S.A.,
A division of Neale Watson Publications, Inc. In-8, 360 p, New York, 1976.

L'immense majorité des lecteurs de Claude Bernard ne connaissent le plus souvent que la première partie de son ouvrage capital sur la méthode expérimentale. C'est des Etats-Unis que nous vient aujourd'hui une édition méthodique et critique des « Principes de Médecine expérimentale » dont « l'Introduction » ne devait être en quelque sorte que la préface. Les « Principes » ne parurent jamais dans leur entier, bien qu'ils aient été édités en 1867 par Emile Martinet. Claude Bernard n'en était pas satisfait, certains « matériaux » lui avaient manqué. Toute l'édition fut envoyée à « la fonte », au pilon, aux papeteries d'Essonnes en décembre 1895 selon son désir, et seuls deux exemplaires furent sauvés... C'est cette édition de 1867 que Paul F. Cranefield a fait paraître, rétablie méthodiquement page par page, avec en regard du fac-similé les corrections successives et les notes.

On doit féliciter le chercheur américain de ce travail remarquable, qui, après la première partie « Du raisonnement expérimental » qui forme la fameuse « Introduction », nous donne une deuxième partie de soixante-dix pages, « De l'expérimentation chez les êtres vivants », puis une troisième de six pages intitulée « Application de la méthode expérimentale à l'étude des phénomènes de la vie ». Deux autres textes complémentaires sont joints en appendice.

Tous ceux qui aiment l'histoire des sciences auront à cœur de retrouver dans ces pages presque inédites du grand et malheureux savant un des témoignages les plus glorieux du génie biologique.

M. Valentin.

Gert. H. Brieger et coll. — « Theory and practise in American Medicine ». In-8, XVI^e+272 p., Science History Publications, New York, 1976.

Ce livre est une réunion de seize articles parus précédemment dans « The Journal of the History of Medicine and Allied Sciences », sous diverses signatures. Certains sont d'un vif intérêt, comme celui de J.B. Bylebyl sur William Beaumont et ses recherches sur la fameuse fistule gastrique d'Alexis Saint-Martin, étudiée par l'équipe des « physiologistes de Philadelphie » qui furent à l'origine des découvertes essentielles de la physiologie de la digestion. Saul Benison trace l'histoire de la recherche relative à la poliomyélite au Rockefeller Institute. Enfin, parmi d'autres articles intéressants, il faut signaler celui de J.-L. Trent sur cent ans d'anesthésie chirurgicale de 1846 à 1946, et celui de J.-B. Blake sur la vaccination à Boston à l'époque de la fin du régime colonial, ou plus exactement au tout début de l'indépendance.

M. Valentin.

Saul Jarcho, M. D. — « Essays on the History of Medicine ». In-8, IX + 446 p. New York Academy of Medicine, Science History Publ. N. Y. 1976. Neale Watson Academy Publications, 156 Fifth Avenue, New York, N. Y. 10010.

Il s'agit là encore d'une série d'articles parus dans les « Bulletins » de l'Académie de médecine de New York sur des sujets relatifs à l'histoire de la médecine. La Grèce antique, Galien, Cicéron et son livre sur la vieillesse sont étudiés par Riese et Jarcho, Copernic par L. et J. Bruce-Chwatt. Rather fait la critique des travaux d'Ambroise Paré sur le môle hydatiforme. Ober étudie Tchekov médecin. L'école de Vienne du début du siècle fait l'objet de deux articles, l'un de Vogl, l'autre de Lesky sur les recherches sérologiques en Autriche en 1900. Enfin, parmi de multiples mémoires qu'il faudrait citer tous, deux traitent de la numismatique médicale antique, l'un de Zorognotti sur Rome, l'autre de Beatty sur la Grèce.

M. Valentin.

Harold Speert M. D. — « Histoire illustrée de la Gynécologie et de l'Obstétrique ». traduit de l'américain par Suzanne Caton. 554 p., 20 × 28, 1 500 reproductions, 1 hors texte couleurs, Editions Roger Dacosta, Paris, 1976, 250 F.

Notre collègue Dacosta montre une fois de plus dans cette édition son goût pour les œuvres d'histoire de la médecine à sujet spécialisé ou limité de façon à pouvoir les faire bénéficier d'une iconographie abondante. L'auteur gynécologue et obstétricien à New York, est membre de l'« American College of Surgeons » et de l'« American College of Obstetricians and Gynecologists ». Il a rassemblé dans cet ouvrage plus de 1 500 illustrations et si certaines sont évidemment bien connues des spécialistes il en est d'autres dont l'originalité suffit à justifier l'intérêt que ne manquera pas de susciter l'œuvre de H. Speert chez les gynécologues, les obstétriciens et les historiens de la médecine. Dans la plupart des chapitres les uns comme les autres trouveront soit un document soit une anecdote qu'ils ignoraient, mais regretteront parfois l'absence de bibliographie le plus souvent compensée par la précision des légendes accompagnant les illustrations. Un index des noms cités et quelques pages un peu abscones, consacrées à l'origine des illustrations faciliteront cependant les recherches. Malgré ces remarques, l'important ouvrage de H. Speert apporte sa contribution à l'histoire de la Gynécologie et de l'Obstétrique, et, comme tel devrait se trouver dans la bibliothèque des spécialistes... et du praticien à qui il procurera un agréable délassément.

André Pecker.

René A. Gutmann. — « Dante et son temps ». In-8, 224 p., Librairie A. G. Nizet, 7, place de la Sorbonne, Paris, 1977.

C'est un livre exceptionnel que nous offre aujourd'hui René A. Gutmann, depuis tant d'années familier de Dante, étonné, intrigué par lui, et marqué par à la fois ses « réalités » et ses symboles. Celui qui, pendant la guerre de 1914, commença une traduction de Dante dont D'Annunzio fit la préface, tente maintenant de retrouver pour nous le fil d'Ariane qui pourrait guider les « Dantologues ». Avec son habituelle finesse de touche, il aborde d'abord les problèmes biographiques, la vie réelle de Béatrice et de son éternel amant, très vite, pour bientôt creuser plus profondément dans le temps, et retrouver les ambiances spirituelles et intellectuelle de l'Italie et du monde médiévaux, enfin les sources de la poésie d'occident, j'allais écrire d'occitanie. La poésie courtoise, les influences cathares, espagnoles, mozarabes, le rôle de la Sicile, les personnalités dominantes de Frédéric II l'Empereur et de Siger l'averrhoïste, tout cela nous est peint dans une fresque à la fois très large et très subtile, qui entraîne à la réflexion parfois paradoxale. On sera particulièrement intéressé par les pages où l'auteur discerne les traces de la vie médicale de Dante, qui, à Florence, fit partie de la corporation de « l'Art des médecins et des pharmaciens », dont il fut même en 1300 élu prieur.

Mais le fond même de ce livre est une réflexion sur le sens profond, caché de l'œuvre de Dante, et sur sa foi religieuse qui restera pour R. A. Gutmann la force constante le soutenant, non altérée profondément, malgré vicissitudes, manquements, et incidents passagers.

Ce beau livre, qu'on lit pourtant lentement, ne peut être reposé quand on l'a ouvert.

M. Valentin.

Gwenc'hlan Le Scouezec. — « La médecine en Gaule ». In-8, 204 p. + 18 pages de figures, Editions Kelenn, Guipavas, 29215, 1976.

C'est un remarquable ouvrage que notre confrère de Quimper, déjà bien connu par « Le guide de la Bretagne mystérieuse », vient de publier sur le passionnant sujet de la médecine gauloise, dans une collection nouvelle très agréable nous annonçant de prochaines publications d'histoire de la médecine par ailleurs. La qualité la plus méritoire de ce livre est qu'il nous remet sans cesse dans le monde antique tout entier, faisant apparaître combien notre pays déjà se trouvait perméable à tous les courants intellectuels et spirituels principalement venus de

Grèce, tout en gardant longtemps après la conquête romaine la marque indélébile de dix siècles d'histoire gauloise, du V^e siècle avant Jésus-Christ au V^e siècle de notre ère, de l'arrivée des Gaulois sur la Seine et la Garonne aux invasions germaniques. D'intéressants tableaux de concordance, un chapitre passionnant de pharmacologie, des aperçus étonnants sur les spécialités comme l'ophtalmologie et le thermalisme émaillent ce livre dont les lignes conductrices sont appuyées sur les rares mais éloquentes auteurs anciens comme par exemple Ausone, ou sur les fouilles souvent méconnues. Et la survivance de vieilles pratiques montre que plus souvent qu'on ne le croit la médecine gauloise subsiste encore parmi nous.

M. Valentin.

Georges Dillemann. — « Jetons et médailles pharmaceutiques (Corporations, Sociétés, Ecoles) ». In-8, 42 p. 2 col., 39 fig., Editions de la Porte Verte (8, rue Mabillon, Paris VI^e).

Cette très belle plaquette, remarquablement éditée, est la suite et le complément du livre introuvable que Gaston Réaumont fit paraître en 1930 chez Arfeuille à Paris, opuscule ne se trouvant ni à la Nationale, ni à la bibliothèque de la Faculté de Pharmacie. Elle nous initie sur la difficile science des « méréaux », qui attestaient les présences, des « jetons », unités de compte devenues plus tard rémunératrices, enfin des « médailles » simplement commémoratives. Ces définitions cependant souffrent des mélanges fréquents de signification.

Les exemplaires étudiés par le Doyen Dillemann sont des jetons de marchands épiciers et apothicaires, de membres du Collège de Pharmacie, ou de la Société libre des pharmaciens de Paris, enfin d'apothicaires du roi. De même les Sociétés ou Corporations de Rouen, de Bordeaux, de Lyon faisaient aussi graver de splendides jetons. Enfin sont étudiées aussi des médailles de grands patrons, de la Commémoration en 1732 de la publication de la pharmacopée parisienne, de la fondation de l'An XII des Ecoles de pharmacie, et de la révision en 1810 des remèdes soi-disants secrets.

Les médecins numismates liront ce livre avec un grand intérêt.

M. Valentin.

Legacies in law and medicine. — Chester R. Burns, directeur de la publication. Un vol. 18 × 25, 310 p. Science History Publications. New York 1977 (7,95 \$).

Voici un important ouvrage ; « legacies » est difficile à traduire : héritage du passé serait peut-être le meilleur terme.

Il s'agit en tout cas, d'une suite d'articles sur les lois et coutumes qui ont régi l'exercice de la médecine depuis les Wisigoths jusqu'à très près de nous.

Divers historiens de la médecine que nous connaissons ont contribué à cet ouvrage plein d'intérêt.

R. Burns en fait l'introduction. D. W Amundsen remonte au V^e siècle pour nous parler des privilèges mais aussi des obligations des médecins sous Vespasien, Hadrien et leurs successeurs. La loi romaine n'était pas très exigeante quant aux qualités professionnelles des medici mais ceux-ci étaient déjà tenus d'assurer une certaine sorte de médecine « sociale ». Leur manquements, d'autre part, étaient sanctionnés.

Un « contrat » est sous-entendu et, en cas d'insuccès thérapeutique, le médecin doit payer une amende. Si un esclave meurt à la suite d'une phlébotomie, le médecin doit le remplacer par un des siens.

Un témoin doit être présent lorsqu'un traitement anesthésique est administré à une femme car pendant celui-ci la malade peut avoir des sensations voluptueuses et il faut témoigner que le médecin n'en a pas profité.

Le médecin qui visite un prisonnier doit être accompagné d'un gardien.

Notre collègue John Cule expose les lois régissant la médecine au pays de Galles en faisant revivre la vie hiérarchique aux X^e-XV^e siècles. Le médecin de la cour était un fonctionnaire et on indique ses avantages « en nature » et ses divers honoraires. On apprend aussi les indemnités dues pour les diverses blessures : la perte de tout l'index vaut 80 pence mais un orteil ou un pouce, 160 pence ; un œil ne vaut que 480 pence.

Paul Kibre parle du charlatanisme à Paris à la fin du Moyen Age, l'exercice des soins n'étant pas réglementé avant l'an 1200. Mais, ensuite, les empiriques furent inquiétés. Cependant, comme actuellement, les charlatans eurent d'éminents défenseurs et leurs pratiques continuèrent. Les ordonnances prescrivaient aussi les obligations des apothicaires qui devaient être contrôlés (1353) deux fois par an.

John H. Raach expose les surveillances de l'exercice de la médecine en Angleterre au XVIII^e siècle, qui ne semblent pas très draconiennes.

David L. Cowen continue le sujet pour le XIX^e siècle qui oppose les anciennes mesures au libéralisme.

Avec Josiah C. Trent, nous abordons au « nouveau monde » où, dès 1736 et 1771, on impose des règles à l'exercice de la médecine. Charles J. Silin arrive à 1816 et Chester R. Burns cite des procès pour fautes professionnelles durant la guerre de sécession.

Il faudrait parler aussi des articles de Jeanne L. Brand sur l'assistance aux pauvres en Angleterre au XIX^e siècle, de Bentley B. Gilbert sur les insuffisances physiques constatées au début du siècle dans la population anglaise, de Gert H.

Brieger et de Morris Kagan sur les lois sanitaires de New York, de Milton J. Roerner sur l'action du Service de santé américain, d'Albert Rosenberg sur une expertise médicale difficile, de Jacques M. Quen sur un autre procès, d'Erwin H. Ackerknecht sur l'histoire de la médecine légale, de Benjamin Spector, de Chester R. Burns enfin.

Un livre plein d'informations et qui sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine.

P. Durel.
